

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 20

Artikel: Inspiration patriotique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo leindéman, dé grand matin,
Ao pouai s'aminé lo chrétien :
— Et comeint vont le z'afférè ?
Se dit à noutron compère.
— La corda ! la corda ! m'n'ami !
Hurlé lo Juï afauti.
— Ruailà-pi, m'ein fotto pas mau,
No sein demeindze, gros belau !

E.-C. THOU.

Un peu de bonne humeur, s. v. p.

Les affaires chôment; chôment comme jamais encore elles n'ont chômé, au dire des commerçants, au dire des cafetiers eux-mêmes.

Les fêtes et les réjouissances de toutes sortes abondent, surabondent; et les clients ne leur manquent point.

Expliquez donc ça.

Mais, là n'est pas la question. Les choses d'argent finissent toujours par s'arranger. C'est affaire de répartition. Il y a un peu trop ici; là, pas assez; il suffit de faire la balance.

Il est un autre point où le mal est plus grave. Au régime que nous suivons, régime d'angoisse et de fièvre, régime « affariste » — pour user d'une expression nouvelle, aussi peu avenante que la chose, nouvelle aussi, qu'elle désigne — le plus précieux de nos biens, la bonne humeur, perd peu à peu ses droits.

Les hommes souriants — mais sérieusement souriants; foin de ces sourires de surface — se font de plus en plus rares. On ne rencontre presque plus que des visages mornes, soucieux, renfrognés. Et c'est avec ces visages-là que l'on s'en va aux innombrables fêtes que nous inventons à tort et à travers, croyant nous donner l'illusion d'un bonheur que nous sentons nous échapper tous les jours. C'est notre faute s'il nous échappe, ce bonheur. Pourquoi notre faute? Ce serait trop long à dire ici. D'ailleurs, nous le savons bien, le pourquoi; mais nous n'avons pas le courage de nous l'avouer, ni la volonté d'agir autrement.

« Comment être de bonne humeur quand les soucis et les contrariétés nous talonnent! » s'écrie-t-on; « la bonne humeur est le reflet d'une vie heureuse! » Erreur, à notre sens. La bonne humeur est moins le reflet du bonheur que l'un des facteurs essentiels de celui-ci.

La mauvaise humeur est aux soucis comme un verre grossissant; l'œil clairvoyant de la bonne humeur les réduit à d'acceptables portions.

La bonne humeur dissipe l'inquiétude, appraniit les chemins, prévient les catastrophes. Elle est le plus sûr des conseillers; elle ne laisse pas de regrets derrière elle, moins encore de remords. Il peut y avoir quelque malice dans la mauvaise humeur; de la méchanceté, jamais.

Neuf fois sur dix, tout ce que l'on entreprend ou ce que l'on fait en état de bonne humeur est bien fait; mauvais ouvrage que celui dont on s'acquitte en dispositions contraires.

Aux personnes qui, par leur ressentiment, par leur jalouse, par leur envie, par leurs exigences ou par quelque autre raison nous causent de l'ennui ou de la contrariété, opposons une inaltérable bonne humeur; la victoire lui est assurée. Il n'est pas jusqu'aux maux qui ne lui cèdent; la vieillesse, la mort même flétrissent et lui accordent une prolongation de crédit. Aux gens gais, les années ne comptent guère.

La bonne humeur est le condiment indispensable de tous les plaisirs; sans elle, ni joie, ni bonheur véritables. Il faut la sauver du naufrage où risquent de l'entrainer les difficultés croissantes de la vie, conséquence de nos folles ambitions et des besoins toujours

nouveaux que nous nous créons sans raisons.

L'appétit vient en mangeant, dit-on; la bonne humeur vient aussi, quand on a la ferme résolution de lui sacrifier.

Et ne dites pas que ce sont là propos en l'air, séduisantes théories, qui s'évanouiront au brutal contact de la pratique, comme fumée au gré du vent. Essayez, et vous verrez; le monde en sera bien plus agréable.

Un peu de bonne volonté et surtout de bonne humeur, s. v. p. J. M.

Maison de confiance.

M. R***, mercier retiré des affaires — il a tenu boutique dans le bon temps — aime beaucoup avoir du monde à dîner et, chaque fois, c'est occasion pour lui de mettre les petits plats dans les grands.

Il s'est accordé de superbes couverts en argeanterie, qu'il est tout fier d'étaler aux yeux de ses convives.

Au dernier dîner de M. R***, un de ses invités s'extasie sur la beauté de ces couverts.

— N'est-ce pas, fait l'amphitryon, qu'ils sont beaux. Et puis, c'est du massif; ils m'ont coûté assez cher. Nous en avons deux douzaines comme ça... ou du moins nous devons les avoir, car il y a longtemps que nous ne les avons pas comptés...

Puis, en homme qui soudain se rappelle :

— Eh! ma foi, tenez,... depuis la dernière fois que vous avez diné ici!...

Ouari¹ per ricotzet.

(Patois des Ormonts.)

La Dzaquemenette s'étai maria avouè lo Christian, on bé dzoume Bernois, rodze per la face quemeint 'na griotte. S'amavont tant et tant, caux dzouvenes, que la Dzaquemenette veyai fela si balles dzoutes² et s'n'hom sa grachausa colau, mimameint que li dzeins devant au pouro Christian que dévant coup³ è portavé crânameint le rodze et ora la crouè blantze — la crouè de mariadze — et que l'étaï on bon Bernois, symbole de drapè fédéra.

Lou dzors felavont avouè 'na couète della mètzance et lo poura mari perzai si forces et s'n'appétance.... quiet vola-vo, s'amavont tant et tant! Ora, la fenna l'a z'u pouère: encore quaquie souies⁴, quaquie senannes et la poura saré vèva! Tota sorèveria⁵, va queri lo meidzè que baillize dau tre⁶ paquets:

— Quiet que 're cé⁷ fa la fenna.

— Deli pudres calmantes por le soladzi.

— Quemeint deit-te li preindre?

— Na, na, ma poura, ne faut pas vos trompa; li pudres sont por vos: lo Cristian ein'a prau faute.

La Dzaquemenette rétavave l'histoire à sa vesena et li demandavé:

— L'è tot parai quemoudo, le medecin: l'è l'hom qu'i malado et la fenna que dei sè meidzi! HOL ALA.

¹ Guéri — ² jones — ³ auparavant — ⁴ quelque temps — ⁵ bouleversée — ⁶ deux ou trois, quelques.

L'huile d'iricin.

Une grosse dame de la campagne, rougauade, suant et soufflant, entre l'autre jour chez un pharmacien de Lausanne et s'affale sur le premier siège venu.

— Mon té ti possible! soupire-t-elle en s'épongeant les tempes avec un mouchoir rouge et jaune, tielle chaleur par ce Lausanne quand le soleil claire!... Est-ce que mossieu votre patron est là?

— Non, matame, répond le commis avec un fort accent de Niederbipp ou de Biberbrücke,

et en jetant un coup d'œil sur le café d'en face, il n'est pas positivement à la varmacie.

— J'aurais tant aimé à y parler. Enfin, piqu'il n'y a pas moyen, dites-moi voi, mossieu le commis, s'il y aurait possibilité d'avoir de cette huile d'iricin comme vous en avez donné à la Julie à l'assesseur de Fey, qu'on n'en sent ni le goût ni l'odeur?

— C'est bien vacile.

— Eh bien, préparez-m'en voir deux bonnes onces... Mon té, que j'ai chaud!

— Je fous arrancharai une cholie brébaration; en attendant, prenez cette verre de sirup d'orcheat hour fous ravraichir.

— Bien aimable, monsieur le commis, ça n'est pas de refus.

Le jeune apothicaire s'éclipse dans l'arrière-boutique et reparait au bout de quelques instants.

— Comment le sirup fous blaisait-il, matame?

— Il était ma foi bien bon et je vous remercie mille fois. Je puis bien attendre maintenant d'être à Fey pour boire deux ou trois tasses de café. Mais je n'ai plus beaucoup de temps pour prendre le train en Chauderon. Donnez-moi voi cette huile, si vous plait.

— Fous l'afez técha brise, matame.

— Pardonnez-moi, mossieu le commis, je n'ai rien pris du tout.

— Fous l'afez brise afec le sirup; elle était mélanchée afec... Hi, hi, hi!

— Vous m'avez fait boire ces deux onces d'iricin!... T'enlève seulement pour un malhonnête d'Allemand!... Mais, c'est pas moi qui en avais faute, c'est mon homme!

V. F.

Inspiration patriotique.

Nous recevons la lettre et la pièce de vers que voici et dont on nous demande l'insertion. Le patriotisme a bien des faveurs cette année-ci; oserait-on lui refuser quelque chose?

* * *
Lausanne, mai 1903.

Mon cher *Conteur*,

Voici quelques strophes inédites, écrites en 1898 par un patriote du grand district (Aigle).

Bien qu'ils ne soient pas impeccables, ces vers, empreints du plus sincère patriotisme, ne te paraissent-ils pas dignes d'être relevés? La mort n'a pas laissé à leur auteur le privilège et le bonheur de voir les fêtes du 14 avril 1903.

Je tiens ce morceau de l'un des meilleurs amis de l'auteur, à qui celui-ci l'avait confié en mourant. Je ne puis résister au désir de te l'adresser.

Ton ancien et fidèle abonné.

N.

* * *

24 janvier 1898.

La voix du canon qui réveille

Les grands souvenirs d'autrefois,

Nous dit gravement à l'oreille:

« C'est ici le jour des Vaudois! »

Car nous fêtons le centenaire

De la faveur dont le ciel a doté

De deux pays, ce fleuron de la terre,

En lui donnant la liberté!

Vaudois, l'amour de la patrie

D'un sang vermeil emplit ton cœur,

Car il s'y joint, précieux gages de vie,

L'indépendance, la paix, le bonheur.

De nos ayeux, le sol héritaire

Comme en ce jour était tout de beauté,

Il y manquait pourtant cette lumière,

Qui resplendit avec la liberté.

Le lac murmuraît à la plage

Le désir d'un si grand bonheur.

Davel n'en eut que le mirage

La Harpe en recueillit l'honneur.

Et sur un pied égalitaire

Notre canton, par la Suisse adopté,

Sous la république unitaire,

Connut enfin la Liberté.

Depuis ce temps, le flot' sonore,
Dit à la plage, en déferlant:
« Esclave, je t'aimais, et libre je t'adore !
Vivat au drapeau vert et blanc ! »
La plage répond : « Oui, l'onde m'est chère,
J'y vois flotter avec fierté,
Un pavillon où la brise légère
Nous montre encor : « Patrie et Liberté ».
Voix du canon, chants d'allégresse,
De tous nos droits faites-nous souvenir.
Récommandez à la verte jeunesse
Ces legs précieux, garants de l'avenir.
Sous la croix blanche affermie et prospère
Que ce pays, florissant, respecté,
Puisse fêter un jour son millénaire
Dans l'union, la paix, la liberté !

Il est permis de se tromper.

Personne, ici-bas, n'est infaillible, pas même le pape. Et le *Conteur* encore bien moins. Samedi dernier, sous ce titre : « Premiers journaux et premières publications, à Lausanne », nous avons reproduit, sans songer à en vérifier l'exactitude, quelques détails historiques que nous avait envoyés un de nos lecteurs. Voici, à ce sujet, les rectifications que nous avons reçues.

Lausanne, le 11 mai.

Le *Conteur* de samedi dit que « le *Nouvelliste vaudois* doit sa naissance aux événements de 1845. »

C'est une erreur.

Le *Nouvelliste* a été fondé en 1798, peu après la proclamation de l'indépendance vaudoise, sous le titre de *Nouvelliste vaudois et étranger*, par les citoyens Henri Gilliéron, André Fischer et Luc. Vincenet. Son premier numéro est daté du samedi 17 février 1798 (12 nivôse an VII).

A partir du n° 52, du jeudi 5 juin 1800 (28 prairial an VIII), le journal prend le titre de *Nouvelliste vaudois*. Il fait la guerre à F. de la Harpe et au Directoire helvétique.

En 1804, il est supprimé, purement et simplement, pour avoir reproduit une pièce officielle du gouvernement, parue dans le *Bulletin officiel*, qui avait le monopole des publications officielles.

Il fut fondé à nouveau en 1824, par H. Fischer, libraire, — plus tard conseiller d'Etat, — qui en fut le rédacteur et l'éditeur.

Le 1^{er} janvier 1831, Charles Monnard, qui collaborait au *Nouvelliste* dès sa fondation, en prend la rédaction. Il la garde jusqu'au 12 mars 1833. Ce journal s'imprime à ce moment-là chez Ducloux, vis-à-vis du Casino. Le 11 septembre 1835, c'est L. Rodieux, professeur, qui devient rédacteur du *Nouvelliste*. H. Fischer est remplacé comme éditeur par Marc Ducloux et, en 1836, par Fr. Narbel.

Le 5 juillet 1836, la rédaction passe à H.-E. Gaullier, qui dirige le journal avec H. Druey comme principal collaborateur, de 1836 à 1845.

En 1844, le 23 juillet, apparaît pour la première fois un roman-feuilleton : c'est le *Juif errant*, d'Eugène Sue, qui dura près de deux ans. Le 28 décembre 1844, Gaullier quitte la rédaction, dont se chargeant H. Druey, Dr Verdel, Rod. Blanchet. Le journal est signé : A. Guex-Noverraz ; il s'imprime chez L.-Alex. Michod. En 1846, il est signé E. Robellaz et imprimé chez Corbaz et Robellaz. De 1851 à 1889, il fut rédigé par Jules Marguerat, et dès cette date par les rédacteurs actuels.

Bien à vous,

A. BONARD.

Mon cher *Conteur*.

Le premier numéro de la *Gazette de Lausanne* parut le 1^{er} février 1798, sous le titre de : « *Peuple vaudois* », *Bulletin officiel*. C'est le 3 janvier 1804 que ce titre fut échangé contre son titre actuel, « pour éviter les trop fréquentes méprises faites par divers lecteurs du *Peuple vaudois* et du *Nouvelliste vaudois*. C. P.-V.

Ye faut cognaitrè !

Deux campagnards du district d'Orbe, le mari et la femme, attendent, dans la gare de "", le départ du train pour Chavornay.

Ils s'approchent d'un distributeur automatique. Le mari glisse une pièce de dix centimes dans la fente et tire le bouton du tiroir. Rien ne vient.

— T'âi bin de, Jules, què ne te faillâi pas fôtemassi avoué ellia bourtia d'afférè. L'est bin sù cein qu'on de : « on vol à l'américaine ».

— Kaise-te, Fanchette, te vâo derè : « on vol à la tire-lire ».

Un monsieur, qui a entendu ce dialogue, veut montrer à nos campagnards le fonctionnement de l'appareil.

Mais la paysanne, tirant son mari par le pan de son habit : « Ecuta, Jules, no fau allâ ; l'est prâò por on iadzo. Maufia-te de cé monsou, l'est por sù dein la manigance ; ne vollion pas no laissi pi einguieusâ.

Le cabri du centenaire.

Un de nos abonnés veut bien nous communiquer la lettre ci-dessous, qui, par hasard, lui est tombée sous la main.

***, le 26 avril 190...

Mademoiselle,

Je n'ai pas pu vous écrire plus tôt pour le cabri donc je vous avait parlé ; parce que je suis extrêmement enrhumée, est ne suis pas encore assez bien pour aller demain ; c'est pourquoi que je crit que s'il plait à Dieu j'irai Mardi ; si Mademoiselle est toujours décidée de le prendre, me réécrire deux mot avant mercredi ; si ça arrange mieux Mademoiselle pour le Samedi ; cela ne me fait pas grand chose. Quoique cela me coûte, à la laiterie 3 litre de lait par jour ; pour les deux ; est tâche toujours d'avoir du même, parce qu'il y en à qui est très clair ; ils ont très bon appétit est sont déjà gros et pas maigre. Ils auront 20 jours mercredi, au bout de 3 semaine ; on les vend 5 à 6 fr. mais on s'arrangera à l'amiable. Nous avons eût beaucoup d'ennui de perdre 3 chèvre de 5 semaines, est encore la jeune qui nous reste, qui n'a jamais fait de cabri nous m'est dans l'angoisse, elle devait faire ses cabris le 14 jour du centenaire ; nous voici le 26 avril point de cabris de fait ce serait à désirer qu'on se soit trompé de 2 semaine ; elle a un très beau livre, sera bonne à lait, mange et rumine bien ; on n'y comprend rien, de ce retard on ne croit pas s'être trompé.

Enfin il faut pas se tourmenter, voir les choses du bon côtés Dieu fait le reste.

Agréez, etc.....

Sur l'eau.

Un inventeur a trouvé le moyen de fabriquer des patins, grâce auxquels on peut glisser sur l'eau avec élégance, rapidité et... sécurité !

Qu'on s' imagine de longues chaussures, ayant un mètre environ du talon à la pointe antérieure. Ces bottines, en aluminium, sont pourvues de quatre petites hélices latérales que le mouvement des pieds, actionnant un mécanisme multiplicateur, fait tourner avec une vitesse extrême.

Muni de ces patins à eau, le créateur du nouveau mode de locomotion a effectué un parcours de 160 kilomètres sur le Danube. La vitesse était de 12 kilomètres à l'heure ; mais il prétend que, sur un cours d'eau mieux abrité, il pourrait atteindre 20 kilomètres.

Carottes glacées.

6 personnes. 40 minutes.

Excellent légume qui se fait surtout au moment des carottes nouvelles. Pelez très finement 400 gr. de petites carottes de grosseur bien égale, ou bien, si elles sont grosses, coupez-les en deux.

Mettez-les dans une petite casserole avec la valeur de 6 décil. de bouillon pas trop salé, 50 gr. de

beurre et 3 morceaux de sucre à café (25 gr. environ). Ne mettez pas de sel, le bouillon étant salé et la note du sel s'augmente par la réduction. — Si vous n'avez pas de bouillon, mouillez à l'eau, mais, dans ce cas, ajoutez 6 à 7 gr. de sel (bonne pincée).

Faites partir en ébullition, couvrez la casserole et laissez cuire, jusqu'à ce que le bouillon ou eau soit réduit à la valeur de 1 centil. Par l'appui du beurre et du sucre qui ont été ajoutés, cette réduction présente absolument un sirop très épais, et si elle n'était pas ainsi, il faudrait continuer encore la cuisson jusqu'à ce qu'elle ait atteint ce point, parce que c'est précisément de la consistance que dépend la réussite.

Sauvez les carottes dans ce sirop, de façon qu'elles soient bien enduites et bien brillantes, ce qui est la cause, d'ailleurs, qu'elles sont dénommées « Carottes glacées ». — Au tout dernier moment, ajoutez 6 à 7 gouttes de Maggi, pas plus, faites sauter les carottes encore une fois et dressez.

(*La Salle à manger de Paris*.)

LOUIS TRONGET

Une injustice.

Le docteur B. et son jeune fils, gentil bambin de quatre ans, viennent de visiter la statue de Guillaume-Tell, sur Montbenon, et s'arrêtent ensuite devant celle de Vinet.

L'enfant, probablement frappé de l'attitude méditative donnée par l'artiste au philosophe chrétien, et l'attribuant sans doute à un sentiment de chagrin ou de regret, s'écrie : « Pourquoi qu'on n'y en a pas mis aussi une, d'arbalète, à celui-là, dis, papa ? »

Authentique.

Correspondance. — Les rives du lac de Thoune, dont la beauté et les avantages climatériques sont bien connus de tous les touristes, deviennent de plus en plus station d'hiver. La plupart des grandes pensions depuis Oberhofen jusqu'à Merlingen ont hébergé cet hiver nombre d'hôtes. De même à l'école ménagère et station climatérique de Ralligen, qui, au nombre de ses 1200 élèves des dix dernières années, en compte 400 ayant participé aux cours d'hiver.

Dans toutes saisons les résultats, sous le rapport de la santé, ne le cèdent en rien à ceux de l'instruction ménagère.

Le trio Coquelin. — Ce soir, samedi, à 8 h., au Théâtre, *L'avaré* et *Les précieuses ridicules*, deux pièces de Molière, jouées par les 3 *Coquelin* : Coquelin aîné, Coquelin cadet et Jean Coquelin, assistés des artistes du Théâtre de la Porte Saint-Martin. Pour terminer ce spectacle vraiment unique, les 3 *Coquelin* diront *Le Verger*, poésie inédite de Rostand. — Billets en vente chez MM. Tarin et Dubois et à l'entrée.

Le retour de Bertin. — *Au Kursaal ! au Kursaal ! Bertin* est là. *Bertin* l'inimitable imitateur, qui, cette fois-ci, produit ses nouveautés dans un somptueux décor moderne. A côté de *Bertin*, et pour la bonne mesure, les 7 *Larres*, acrobates et les *Serens*, athlètes. Tous les soirs.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La liberté d'enseigner et la crise du libéralisme en France, par Paul Stapfer. — L'échelle. Roman, par J.-P. Porret. (Cinquième partie.) — Le duc de Bassano. Son arrestation au château d'Allaman, par Eug. de Budé. — Le ministre du général André, par Emile Mayer (A. Veuglaise). (Seconde et dernière partie.) — Shakespeare a-t-il été en Italie ? par Edouard de Morsier. — L'hygiène de l'enfance, par le docteur Thomas. — Mes deux cousins. Nouvelle, par Jean Valdor. — Chroniques parisienne, anglaise, des Pays-Bas, russe, américaine, suisse allemande, scientifique, politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard*.